Le Christ et ses apôtres en banlieue parisienne

Les romans sacerdotaux témoins des expériences catholiques des années 1950

Christ and his apostles in Parisian suburbs. Sacerdotal novels as witnesses of the catholic experiences of the 1950s

Cristo y sus apóstoles en la periferia parisina. Las ficciones sacerdotales testigo de las experiencias católicas de los años 1950

Frédéric Gugelot

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/25757>
DOI : 10.4000/assr.25757
ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 2 mars 2014
Pagination : 83-104
ISBN : 978-2-7132-2431-7
ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Frédéric Gugelot, « Le Christ et ses apôtres en banlieue parisienne », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 165 | janvier-mars 2014, mis en ligne le 20 février 2017, consulté le 19 avril 2019.
URL : <http://journals.openedition.org/assr/25757> ; DOI : 10.4000/assr.25757

Frédéric Gugelot

Le Christ et ses apôtres en banlieue parisienne

Les romans sacerdotaux témoins des expériences catholiques des années 1950

Paris inspire dès la fin de la Première Guerre mondiale de vraies « croisades » pastorales. La capitale et surtout sa banlieue apparaissent comme le lieu de toutes les audaces apostoliques, de toutes les expérimentations. Cette tentative de renouvellement des stratégies de conquête se fonde sur l'idée que l'avenir du catholicisme ne se joue pas au centre, mais à la périphérie des cités, car, fruit de la ghettoïsation de l'espace, elles sont le lieu d'implantation du monde ouvrier que l'Église a perdu. Après la Seconde Guerre mondiale, influencée par le contexte de la Libération et les espérances qu'elle a soulevées, une nouvelle vague de nouveautés apostoliques et d'enquêtes prouve que l'Église aspire toujours à renouer avec la classe ouvrière : « La honte de l'Église, au XIX^e siècle, est d'avoir perdu le peuple – affirment sommairement un grand nombre de catholiques. [...] Ce qui paraît indiscutable, c'est que les masses ouvrières qui se sont formées et ont grossi dans les quartiers excentriques et dans les banlieues de nos grandes villes possèdent peu le sens de la pratique religieuse. Et pour celles de la région parisienne, presque pas. Et l'on dirait, toujours à propos du même bloc humain, qu'elles ignorent jusqu'à l'inquiétude et à la recherche religieuses ¹ » écrit Henri Queffélec en 1954. Il ajoute une donnée géographique à cette perte sociale : « Le Bon Pasteur ne manque pas de retrouver sa brebis perdue, tandis que le prêtre de la banlieue parisienne erre, presque toujours en vain, à la recherche de la plus grande partie de son troupeau ². » Or, au début des années 1950, fictions et enquêtes s'entremêlent pour changer le regard sur ces banlieues et sensibiliser les fidèles à cette nouvelle terre de mission. L'enjeu n'est rien moins que de refaire une France chrétienne : « Sachons alors que si l'Église ne reconquiert pas le prolétariat [...] nous pourrions toujours manœuvrer, *nous n'aurons pas de troupe sur les vrais champs de bataille* ³. » Dans cette lutte, l'Église mobilise toutes les formes

1. H. Queffélec, *le jour se lève sur la banlieue*, Paris, Grasset, 1954, p. 11.

2. *Ibid.*, p. 15.

3. H. Godin et Y. Daniel, *La France pays de mission ?*, Paris, Les Éditions de l'Abeille, 1943, p. 162.

esthétiques, littérature, cinéma et théâtre entre autres, et s'appuie sur son réseau de patronage et de jeunesse pour amplifier le message.

La floraison fictionnelle

L'horizon imaginaire du catholicisme est envahi dans la première moitié des années 1950 par le prêtre de mission en banlieue. « Maintenant la France est devenue un pays de mission⁴. » 1952 voit la parution des *Saints vont en enfer*, de Gilbert Cesbron, du *Chien du Seigneur*, de Jean Anglade et de *Léon Morin prêtre*, de Beatrix Beck, qui obtient le prix Goncourt. L'année suivante paraît *Cet homme qui vous aimait* de Roger Besus. Cette littérature promeut la figure prophétique du prêtre de banlieue à l'avant-garde de l'Église. La série participe d'un air du temps. *La Croix* note, dans un article paru le 22-23 mars 1953 « Pourquoi romanciers et cinéastes s'intéressent-ils tant aux prêtres ? » :

Il n'échappe à personne que le thème religieux bénéficie en ce moment, dans tous les genres, d'un regain d'actualité. Roman, théâtre et cinéma l'exploitent avec une frénésie qui va de pair avec l'engouement du public. Si paradoxal que cela puisse paraître, en regard d'autres époques, parler religion est devenue une affaire commerciale, « entendez une affaire qui attire les foules et qui rapporte gros⁵. »

Cet air du temps, Roger Pons le résume : « Dieu est le personnage principal de plusieurs pièces à succès. Le prêtre est devenu le gibier de choix du romancier⁶. » L'ambiguïté du roman de Cesbron favorise son succès. Les prospectus, préfaces, bandeaux insistent sur l'aspect réaliste. Ainsi la quatrième de couverture des *Saints vont en enfer* de l'édition de poche (3^e trimestre 1955) décline, autour du portrait de Cesbron, six accroches qui s'ordonnent sur deux thèmes : « Un passionnant documentaire », « Un témoignage véridique », « Un reportage passionné » contrastent avec, plus littéraires : « Un livre inoubliable », « Un livre très grand et très fort », « Une œuvre pleine de grandeur ». L'auteur lui-même insiste, dans sa préface, sur l'aspect documentaire : « On chercherait en vain *Sagny* sur une carte ; mais ce que j'en raconte, on le trouvera dans presque toute la banlieue de Paris (France) à condition d'y porter un œil pur et un cœur exempt de parti pris⁷. » L'usage du passé simple renforce l'aspect de témoignage du roman. Et l'on retrouve ici un des traits de cette littérature d'engagement social dont Cesbron se fait un spécialiste, à l'exemple du thème de la délinquance juvénile avec *Chiens perdus sans collier*, paru en 1954 et vendu à 3 982 000 exemplaires, accompagné, il est vrai d'une sortie cinématographique avec Jean Gabin. La fiction se dégage parfois mal du témoignage, ou plus exactement, elle trouve une partie de sa force romanesque dans le sentiment de rendre compte de la réalité.

4. B. Beck, *Léon Morin prêtre*, Paris, Gallimard (1952), Folio, 1996, p. 208.

5. G. R., « Pourquoi romanciers et cinéastes s'intéressent-ils tant aux prêtres ? » *La Croix*, 22-23 mars 1953, p. 3.

6. R. Pons, « Dieu dans la littérature contemporaine », *La Croix*, 13 novembre 1953, p. 3.

7. G. Cesbron, *Les saints vont en enfer*, Le livre de poche, 1955, p. 7.

Le Christ de Montmartre, carte postale L. Boisson, éditeur à Paris, début du XX^e siècle

Simon n'hésitera d'ailleurs pas à parler pour l'auteur de « documentaires habilement romancés de sociologie religieuse⁸. » Les chiffres de parution montrent néanmoins que son public suit Cesbron. *Les saints vont en enfer* se vendent à 1 648 000 exemplaires. Ces fictions opposent deux orientations du sacerdoce. Dès 1950, le roman de Daniel Pézeril, *Rue Notre-Dame*, développe ces propositions de renouvellement du clergé en confrontant un prêtre de paroisse et un prêtre-ouvrier sous la forme désormais classique de la fiction sur le clerc, celle

8. P.-H. Simon, *La littérature du péché et de la grâce*, op. cit., p. 114.

d'un journal. L'ancien curé découvre, au contact d'un jeune confrère dont il prend en charge la formation, qu'il n'a été qu'« *un prêtre administratif* » qui a durement mené sa paroisse pendant trente ans. Il n'est pas allé au peuple comme son élève, devenu prêtre ouvrier :

Pour les anciens, la tradition, le dogme dans leur intégrité. Pour les jeunes [...], il n'y a que les Béatitudes, « l'élan d'un cœur sacerdotal et l'activité un peu désordonnée où il précipite l'homme ⁹. » Chez Cesbron, Bernard débat avec Pierre, il veut quitter la mission : « fatigué de perdre son âme. – De perdre ton âme à en sauver d'autres ! – Non, Pierre ! À trouver du boulot, un logement pour les gens ; à les dépanner, pas à leur annoncer la Bonne Nouvelle ! – Pas encore ! [...] Et tu crois que tu prieras mieux dans une paroisse ? Tu crois que le Curé de Sagny est davantage avec Dieu que toi ? – Je n'irai pas dans une paroisse, fit Bernard [...]. Je retournerai dans mon couvent près de Lille. [...] Notre vocation, c'est d'aller là où nous serons le plus utiles [...] – Non ! dit Pierre fermement, d'aller là où on nous appelle. Ce sont les âmes qui nous appellent et pas Dieu : c'est le besoin, c'est l'absence de Dieu qui nous appelle ¹⁰ ! »

Le choix par l'auteur du prénom du premier apôtre attribue à celui-ci une aura de fondateur d'une nouvelle Église. Bernard est évidemment un double du moine fondateur de Cîteaux. Un jeune ouvrier du nom de Jean justifie l'action de Pierre : « Le type dont Pierre me parle... le Christ, reprit-il timidement, il guérissait les gars, il leur trouvait à manger, il les défendait contre les plus malins : il ne se contentait pas de leur parler ! [...] Bernard a tort ¹¹. » Cesbron joue en particulier fortement du contraste avec la paroisse. Au retour d'un match avec l'équipe de son usine, Pierre croise le prêtre de la paroisse : « Quand il le rencontra, devant la grande porte de bois du 28, il se sentait très loin du curé-doyen de Sagny, mais tout proche de saint Pierre, de saint André et des autres. L'Évangile aussi s'était d'abord joué à onze – une sacrée équipe ¹² ! » La référence aux apôtres vient naturellement. Le retour aux sources du christianisme marque profondément les aspirations de renouvellement de l'ecclésiologie de ce catholicisme de mission. Théâtre et cinéma diffusent aussi cette figure de prêtre de mission en milieu populaire. Le critique de *La Croix* s'interroge :

Nous assistons [...] à une extraordinaire floraison d'œuvres théâtrales ayant trait à des problèmes religieux. Qu'il suffise de rappeler À *chacun selon sa faim*, *La première légion*, *Malatesta*, *Le diable et le Bon Dieu*, *Bacchus*, *Le profanateur*, *Lazare*. [...] rien n'interdit de penser que semblable uniformité tourne à la confusion de l'athéisme et constitue un argument apologétique de valeur ¹³.

On peut y ajouter : *Maître après Dieu* de Jan de Hartog, pièce de 1945, mais surtout film de Louis Daquin en 1951, *Dieu le savait* d'Armand Salacrou, 1950 et *le Dialogue des Carmélites* de Bernanos. La pièce de Fritz Hochwälder, intitulée

9. J.-L. Prévost, *Le prêtre, ce héros de roman*, Paris, Téqui, 1952, p. 64.

10. G. Cesbron, *op. cit.*, p. 58-59.

11. *Ibid.*, p. 65.

12. *Ibid.*, p. 102.

13. Jean Vigneron, « Le royaume de Dieu n'est pas de ce monde », *La Croix*, samedi 22 mars 1952, p. 4.

Sur la terre comme au ciel, créée le 15 mars 1952 connaît un vif succès public¹⁴. Le cycle s'achève sur *Port-Royal* de Montherlant, écrit en 1953. Le cinéma n'y échappe donc pas : « Parallèlement à ce déploiement spectaculaire des fastes extérieurs du christianisme, certains hommes se sont efforcés, avec plus ou moins de bonheur, d'évoquer son âme, à partir des drames intérieurs de la sainteté ou du péché, comme l'avaient fait antérieurement et comme le font toujours le roman, le théâtre ou l'histoire¹⁵. » Et Ayfre cite une liste de films, dont *Monsieur Vincent*, sur les écrans en 1947. Ce film de Maurice Cloche évoque la vie de Vincent-de-Paul, il est l'un des plus grands succès de l'année. Pierre Fresnay obtient le prix d'interprétation masculine du Festival de Venise. Deux ans plus tard, une vie romancée du Curé d'Ars sort sous le titre *Le sorcier du ciel*¹⁶. En 1950, les spectateurs peuvent voir *Dieu a besoin des hommes* d'après un roman d'Henri Queffélec paru en 1944, *Un recteur de l'île de Sein*. Lors d'un débat du Centre catholique des intellectuels français sur ce film le 15 février, trois mille personnes assistent à la séance. L'abbé Rétif, prêtre d'une paroisse ouvrière de banlieue, souligne la portée universelle et intemporelle de l'œuvre : « L'île de Sein, à l'époque où se situe le film, est un pays de mission, comme la France d'aujourd'hui dans ses centres industriels et ses campagnes déchristianisées¹⁷... » Le 7 février 1951 sort *Le Journal d'un curé de campagne* de Robert Bresson¹⁸. Le 4 juin 1952, un prêtre envahit l'écran : *Le petit monde de Don Camillo*. Julien Duvivier adapte un succès de librairie, le roman de Giovanni Guareschi, paru au Seuil en 1951, qui est la meilleure vente de l'après-guerre (798 000 exemplaires¹⁹ entre 1951 et 1955). C'est le moment où la banlieue envahit l'horizon catholique, les héros missionnaires s'activent autant en Chine qu'aux portes des villes françaises. Au sortir de la guerre, l'enfant Pierre Guyotat assiste à un spectacle à Saint-Jean-de-Bournay (Isère) :

Dans le même temps que ma communion privée, je vois mon premier film : c'est au Foyer, la salle paroissiale – où je vois aussi du théâtre, *Notre Dame de la Mouise*, une pièce sur la misère de la Zone en banlieue Nord, jouée par l'Amicale Jazz, notre troupe locale. C'est *Don Bosco*, un film italien des années 30, en noir et blanc²⁰.

14. F. Gugelot, « *Sur la terre comme au ciel* de Fritz Höchwalder (1952) : de la légende noire au héros tiers-mondiste », in Fouilloux É., Gugelot F. (dir.), *Jésuites et littérature (XIX^e et XX^e siècles)*, Lyon, Chrétiens et sociétés, 2011, p. 139-153.

15. Amédée Ayfre, *Le cinéma et la foi chrétienne*, Paris, Fayard, 1960, p. 7.

16. Réalisation de Marcel Blistène, scénario de René Jolivet, sortie en 1949.

17. Éric Auphan, « Histoire d'un film », *Cahiers Henri Queffélec*, n° 2, Le cinéma, p. 49.

18. Il obtient le prix Louis Delluc en 1951 et un prix international au Festival de Venise. Albert Béguin, « L'adaptation du *Journal d'un curé de campagne* », *Glanes*, n° 18, 1951.

19. Dans le classement des plus fortes ventes en France depuis la guerre, publié par *l'Express* le 16 avril 1955, *Le petit monde de Don Camillo* occupe la première place.

20. P. Guyotat, *Formation*, Gallimard, 2007, p. 106. *Notre-Dame de la Mouise* est un livre de Grégoire Leclos, introduit par le révérent père Lhande devenu un film de Robert Péguy sorti en 1941.

Couverture de l'édition de poche, 1955

LES SAINTS VONT EN ENFER

GILBERT
CESBRON

Une même orientation est perceptible. Ces prêtres se consacrent aux démunis, aux miséreux, aux faibles dans une lecture évangélique de leur mission en lien avec le renouveau de la figure du Christ au milieu du XX^e siècle. « Alors que jadis on ne voyait dans le christianisme que des règles à suivre, qu'un ordre à insérer dans sa vie, on y voit aujourd'hui une présence, celle de Jésus ²¹ », note Franz Weyergans. Comme les abbés Godin et Daniel l'avaient proclamé : « On ne peut sauver le monde sans le Christ, sans la grâce du Christ ²². »

Enquêtes

Cette floraison fictionnelle est une réponse au cri d'alerte lancé par « *France, pays de mission ?* » L'impulsion vient de haut, puisque le cardinal Suhard multiplie les lettres pastorales, d'abord *Essor ou déclin de l'Église. Carême de l'an de grâce 1947*, puis *Le Prêtre dans la cité. Carême de 1949*. Son constat est simple : « La société – surtout occidentale – opère une réforme de structure, qui rompt la continuité des traditions, trouble le jeu des règles établies, et remet en question les valeurs consacrées ²³. » Il en déduit donc que « la situation nouvelle de l'humanité exigeait des conditions apostoliques nouvelles ²⁴ », « surtout axées sur la classe ouvrière ²⁵ ». Sa solution est que l'Église doit « s'incarner » dans le monde ²⁶. La mission des chrétiens et de l'intellectuel tout particulièrement est donc simple :

Est-il besoin de dire que c'est aux intellectuels que revient cette tâche, comme il le fut au temps des grands Docteurs de l'Église ? C'est à eux de tendre de tout leur pouvoir à cette « création » d'une société chrétienne où le Royaume de Dieu sera recherché avant tout. Le premier apostolat, au carrefour où nous sommes, c'est celui de la Pensée ²⁷.

Le fondement théologique est tout trouvé : « Au mythe de la perfectibilité continue de l'homme, on opposera le dogme – et l'expérience – de la faute, et de la souffrance rédemptrice ²⁸. » Les écrivains de la veine spirituelle insistent sur le rachat par l'Incarnation. Ce profil correspond parfaitement aux personnages sacrificiels de prêtres présents dans ces fictions. Suhard lui-même figure dans nombre de romans et en particulier dans celui de Cesbron. Au XIX^e siècle, le catholicisme, déjà confronté à la progression de l'urbanisation et de la paupérisation, y a répondu par un solide encadrement paroissial, l'action sociale et sanitaire des congrégations, un réseau scolaire efficace et la création de nouvelles

21. Franz Weyergans, « Le roman », *Cinquante ans de pensée catholique française*, Paris, Fayard, 1955, p. 35.

22. H. Godin et Y. Daniel, *op. cit.*, p. 161.

23. Cardinal Suhard, *Essor ou déclin de l'Église*, Édition A. Lahure, 1947, p. 11.

24. *Ibid.*, p. 83.

25. *Ibid.*, p. 138.

26. *Ibid.*, p. 23.

27. *Ibid.*, p. 112-113.

28. *Ibid.*, p. 119.

formes d'encadrement comme le patronage. Pourtant après la Première Guerre mondiale, une première floraison d'enquête alerte les fidèles et le clergé sur l'émergence d'un nouveau terrain missionnaire. Des clercs sociographes comme l'abbé Tronson (*Ce que peut un curé*, 1923), l'abbé Dufourd (*Un sillon dans la terre rouge*, 1927) et surtout le père Lhande (*Le Christ dans la banlieue*, 1927, *Le Dieu qui bouge*, 1930 et *La croix sur les fortifs*, 1931) attirent l'attention sur la banlieue. Cette floraison d'ouvrages est liée à la découverte de ce monde sans Dieu aux portes des grandes villes. Au point que cet engagement « a fini par devenir [...] un idéal, une vocation [...], dans ce "défrichage" des zones les plus déshéritées, a mûri une problématique nouvelle plus attentive aux réalités urbaines²⁹. » Le but de nombre des travaux reste apostolique : « Le succès que connaissent aujourd'hui les études de sociologie religieuse n'est pas dû seulement au désir de faire progresser le savoir ; il s'agit bien souvent d'une connaissance pour l'action », reconnaît Jean Labbens³⁰. Ces travaux sont souvent l'œuvre de clercs mandatés par la hiérarchie : « La sociologie religieuse peut [...] servir des fins socio-ecclésiales, ou mieux ecclésiales tout court, parce qu'elle peut nourrir la réflexion de l'Église sur elle-même³¹. » Au sortir de la Seconde Guerre mondiale, les enquêtes se multiplient. La première vague s'étale de 1952 à 1958 et culmine en 1955³². Les témoignages se multiplient comme celui de l'abbé Michonneau, *Paroisse, communauté missionnaire* (1946) ou de Jacques Loew entre *En mission prolétarienne* (1946) et *Journal d'une mission ouvrière* (1959) puis de Madeleine Delbrel avec son *Ville marxiste, terre de mission* en 1957. Témoignages et romans s'entremêlent. L'écriture tant sociologique qu'historique est largement portée par un enjeu interne. Ce sont pourtant des écrivains qui vont populariser ces problématiques, preuve des frontières poreuses entre des genres d'écriture bien différents. Ils partagent l'idée que « les banlieues, les faubourgs ne sont le pays de la désespérance que pour les imaginations fatiguées », comme l'écrit Queffélec³³. L'usage de la fiction, par des laïcs qui plus est, apparaît comme un bon moyen de promouvoir ou de condamner cette nouvelle forme d'apostolat sans subir les foudres de Rome. Il crée de plus un effet d'enthousiasme, d'aventure qui correspond bien à cette période d'euphorie où la « banlieue rouge » se vit comme une terre vierge³⁴.

29. Émile Poulat, « La découverte de la ville par le catholicisme français contemporain », *Annales Économies, Sociétés, Civilisations*, octobre-décembre 1960, p. 1176.

30. Jean Labbens, *La sociologie religieuse*, Paris, Fayard, 1959, p. 14.

31. *Ibid.*, p. 119.

32. Claude Langlois, « Le catholicisme à la rencontre de la ville entre après-guerre et concile », *Les Annales de la recherche urbaine*, n° 96, oct. 2004, p. 19.

33. H. Queffélec, *op. cit.*, p. 7.

34. Voir par exemple, É. Fouilloux, « Des chrétiens à Ivry-sur-Seine (1930-1960) », in Fourcaut A. (dir.), *Banlieue rouge 1920-1960*, Paris, Autrement, 1992, p. 160-181.

De l'enquête à la fiction

Les écrivains sont influencés par le cri d'alarme du livre de Godin et Daniel, *La France pays de mission* ?, au point de s'en inspirer en reprenant l'une des histoires évoquées dans l'ouvrage :

F..., le propriétaire de la chambre, était un gars simple, mais, très profond, il parlait rarement, mais ce qu'il disait venait du fond de son âme. Malheureux dès son enfance, après son passage à la JOC il commença à faire des économies pour fonder un foyer (auparavant tout allait à la section), enfin il paraissait devoir être un peu heureux. Il confia tout son argent à sa fiancée, qu'il aimait d'un grand amour ; mais elle n'était pas sérieuse, et elle mangea le petit avoir de F... avec un autre. F... en fut chaviré. Il continuait à voir un prêtre, mais, pour cette fois, il s'arrangea directement avec le Christ ; *il lui manquait une communauté d'amis, il n'était pas assez fort pour vivre un christianisme solitaire*. Un soir, il écrivit sur son carnet de retraite : « Mon Christ, j'en ai marre. Je vais vers toi... », et il ouvrit le robinet à gaz, en s'endormant... On le trouva une semaine après, car il était tout seul dans son septième étage³⁵.

Ce drame va hanter nos auteurs. Cesbron l'évoque dans *Les Saints vont en enfer*. Un des héros du livre, Jean, en quête d'amour à la fois humain et divin, se suicide après la mort d'un ami, Luis, lors d'une manifestation et alors que celle qu'il aime le rejette. Le papier qui figure à côté du corps reprend la phrase du récit de Godin et Daniel : « Mon Christ, j'en ai marre. Je n'en peux plus. Je vais vers toi³⁶... » Queffélec lui consacre un roman entier, dont la trame narrative reprend exactement l'histoire de ce militant. *Celui qui cherchait le soleil* paraît en 1953. L'avertissement rappelle que : « Ce livre est un roman qui s'inspire d'une histoire vraie³⁷. » Queffélec s'interroge sur l'échec d'une vocation qui ne peut s'épanouir au cœur de Paris. Il défend ce choix de fictionnaliser une histoire vraie :

J'avais lu dans *France, pays de mission* ? l'histoire vraie, dure et tragique, du jeune ouvrier parisien qui, en marche vers Dieu, avait pris contact avec les prêtres d'une paroisse. Il leur avait honnêtement demandé aide spirituelle pour lui et pour tout le groupe de camarades qu'il avait entraîné. [...] la tentative avorta. Il y avait, semblait-il, dans cette paroisse, une pesanteur qui bloquait tout prophétisme. [...] Le jeune ouvrier [...] se suicida. Les auteurs de *France, pays de mission* ? avaient cité l'histoire en illustration de leur thèse, à savoir que les structures paroissiales ne suffisaient plus ; qu'il fallait inventer des formes de regroupement religieux. Dans mon livre, un roman, j'évite d'appuyer cette idée : un roman, selon moi, doit demeurer une histoire. Mais on peut découvrir en filigrane, je crois, le souhait d'un tel renouveau³⁸.

Queffélec se veut d'Église et ne conteste pas la hiérarchie. Le roman, à la différence des autres auteurs, s'achève d'ailleurs sur une explication par le vicaire du sacrifice du jeune homme à la fin du roman :

35. *Ibid.*, p. 76.

36. G. Cesbron, *op. cit.*, p. 200.

37. H. Queffélec, *Celui qui cherchait le soleil*, Paris, Stock, 1953.

38. H. Queffélec, *Un Breton bien tranquille*, Paris, Stock, 1978, p. 223-224.

Le prêtre songeait à une âme qui s'était battue contre la vocation. Appelée par Celui d'en haut, elle s'était réfugiée dans la mort, par peur de trahir ceux d'en bas... Lucien, malgré lui, n'aurait pas échappé à tout le sacerdoce. En avançant l'heure, celui qui cherchait Dieu avait péché par orgueil ; mais parce qu'il avait dû tracer dans la souffrance et dans la nuit son chemin spirituel, Dieu pourrait voir dans le suicide, avec l'immolation d'un homme pour ses frères, comme une consécration qui s'ignore³⁹.

On est loin du péché et de la grâce. Les critiques de Luc Estang, dans *La Croix*, montrent le décalage entre la veine bernanosienne alors dominante et cet auteur, qui se rattache à la ligne classique de la littérature d'inspiration chrétienne : « À propos de point de vue, j'aurais souhaité être placé plus constamment à celui du héros. C'est-à-dire que d'emblée, il m'eût importé de découvrir "l'impasse Guérigny" et ses habitants par les yeux de Lucien Cateau. » Il ajoute : « Il m'est apparu aussi que M. Henri Queffélec était incomparablement plus à l'aise pour faire parler des paysans et des pêcheurs bretons que des ouvriers parisiens. » Cette méchanceté renvoie l'auteur à une littérature régionaliste. « Enfin faute d'une pénétration suffisante à l'intérieur du héros, sa décision nous surprend et l'interprétation de l'abbé ne nous convainc pas⁴⁰. » Le critique oppose une écriture démonstrative à la proposition bernanosienne d'une approche plus introspective. Si la littérature romanesque du début du siècle a tenté de laisser sa place aux complexités psychologiques des personnages, c'est la génération de Bernanos qui est confrontée directement à l'irruption du freudisme. « Nous ne sommes plus au temps des miracles. On les craindrait plutôt (...) De plus, la mode est aux sciences (...) neurologiques⁴¹ », écrit Bernanos. Michel Raimond ajoute : « Après Bourget qui s'efforçait de découvrir les vrais mobiles des personnages, après Léon Bloy qui s'était écrié : "Nous touchons une époque du monde où tout doit être dit" (...) c'est avec la génération de 1900 (...) que la littérature s'oriente vraiment vers une psychologie dont l'objet est le moi total, tant subconscient que conscient – l'idéal, une sincérité absolue (...) et le moyen de prospection, non plus la documentation, mais l'intuition⁴² ». Or c'est bien ce qu'Estang reproche à Queffélec. Mais la fiction trouve ses limites quand l'instance de validation catholique, l'Église, rejette tant les propositions apostoliques nouvelles que le fondement théologique qui les sous-tend et les formes romanesques qui les promeuvent. Cette veine bénéficie de l'autonomie reconnue aux écrivains catholiques dans l'Entre-deux-guerres⁴³ et s'inscrit dans l'héritage fictionnel de Bernanos. Mauriac a en bien conscience lorsqu'il rattache l'ouvrage de G. Greene, traduit en français en 1948, à cette même veine : « Nous sentons que c'est cela, cette présence cachée de Dieu dans un monde athée, cette circulation souterraine

39. H. Queffélec, *Celui qui...*, op. cit., p. 313.

40. L. Estang, « D'Ouessant au pont de Flandre », *La Croix*, 31 janvier et 1^{er} février 1954.

41. Georges Bernanos, *Sous le soleil de Satan*, *Cœuvres romanesques*, Paris, La Pléiade, 1961, p. 218.

42. Michel Raimond, *La crise du roman*, Paris, José Corti, 1966, p. 432.

43. Hervé Serry, *La naissance de l'écrivain catholique*, Paris, La Découverte, 2004.

de la Grâce, qui éblouit G. Greene, bien plus que la façade majestueuse que l'Église temporelle dresse encore au-dessus des peuples⁴⁴ ». Il résume ainsi ce qui est le cœur de cette littérature, ce qui est aussi le motif de son rejet par certains catholiques : « Ce que nous montre cet extraordinaire livre, c'est [...] l'utilisation du péché par la grâce⁴⁵. » Il ajoute cette distinction qui marque une rupture avec la veine littéraire de l'ordre et de la morale hérités de René Bazin, Henri Bordeaux ou Paul Bourget : « Chez ce faux mauvais prêtre, ce n'est pas la vertu qui apparaît comme le contraire du péché, c'est la foi⁴⁶. » S'opposent deux visions de l'écriture d'inspiration catholique, qui se dévoilent dans deux types de figures de prêtres. Un catholicisme de défense promeut un prêtre civilisateur, directeur des corps et des âmes au début du siècle, lors de la Séparation. Depuis les années 1930, une quête d'intériorité et une vision théologique d'une communion des saints conduisent à faire du corps et de l'âme du prêtre l'enjeu des romans. Cette communion dessine un prêtre du don total, nouvel apôtre et martyr d'un monde à rechristianiser, un monde qui se réduit dans les années 1950 à la classe ouvrière. Cesbron révèle cet écart de perception dans l'épisode où Pierre est reçu par l'archevêque :

Où est votre influence ? [...] Je ne comprends pas bien, Monseigneur. – Combien de baptêmes, mon petit ? de communions ? de mariages ? d'assistance à la messe, combien ? – Très peu, en effet. Mais une fraternité, un désintéressement, un amour grandissant. C'est l'Évangile vécu⁴⁷.

À l'archevêque qui raisonne selon les règles des enquêtes récentes de pratique, le prêtre ouvrier oppose une autre logique, celle de la présence. Or cette différence est aussi la marque du passage d'une civilisation paroissiale à une approche par milieu : « Les petites paroisses sont mortes. Et pis, elles sont mortelles⁴⁸ », note Frédéric Gellé en 1952.

Retour à l'enquête

Queffélec, qui n'appartient pas à cette veine ressent le besoin de compléter la fiction par l'essai : « D'une manière explicite, je suis revenu sur le sujet dans un essai : *Le jour se lève sur la banlieue*. (...) Un camarade (et ce n'était nullement un progressiste) m'avait demandé cette petite étude pour une collection qu'il dirigeait. J'ai procédé à mon enquête avec passion⁴⁹ ». Il ne nie pas le problème à l'origine des nouveautés apostoliques :

44. F. Mauriac, préface à G. Greene, *La puissance et la gloire*, Paris, Robert Laffont, Livre de Poche, 1948, p. 7.

45. *Ibid.*, p. 6.

46. *Ibid.*, p. 7.

47. G. Cesbron, *op. cit.*, p. 254.

48. F. Gellé, *Au secours des paroisses mortes*, Paris, Bloud et Gay, 1952.

49. H. Queffélec, *Un Breton*, *op. cit.*, p. 224-225.

L'Église catholique française, en 1954, peut se demander si elle n'a pas perdu la plus grande partie de son troupeau. Ce qui paraît indiscutable, c'est que les masses ouvrières qui se sont formées et ont grossi dans les quartiers excentriques et dans les banlieues de nos grandes villes possèdent peu le sens de la pratique religieuse. Et, pour celles de la région parisienne, presque pas. Et l'on dirait, toujours à propos du même bloc humain, qu'elles ignorent jusqu'à l'inquiétude et à la recherche religieuses⁵⁰.

Bien qu'il soit perçu comme un auteur régionaliste, le succès national de ses romans, sa fidélité à l'Église et à sa hiérarchie, ses positions modérées font de lui l'homme idéal pour un ouvrage d'illustration et de défense des positions de l'institution. Le contrat du 24 juin 1952 comporte le titre « Les Prêtres ouvriers (titre provisoire) ». L'ouvrage s'intitule en définitive « Le Jour se lève sur la banlieue ». Le compte de l'ouvrage témoigne d'un premier tirage en juin 1954 à cinq mille exemplaires, suivi d'un deuxième tirage en octobre 1954 à trois mille exemplaires. L'ouvrage se vend correctement et entre en 1962 dans le Livre de Poche au sein de la collection Le Livre de Poche chrétien, dirigée par Daniel-Rops. Queffélec livre sa méthode dans la revue *Études* en octobre 1952. Il a en effet parcouru la banlieue pour s'imprégner de cette réalité inconnue de lui, y découvrant une complexité qui va lui servir d'axe pour son livre. Il n'évoque absolument pas les apologétiques nouvelles, mais il décrit les drames de la banlieue selon lui : « Dans tout ce secteur, avec une force éclatante, se manifeste le contraste entre la grandeur des moyens mis en œuvre pour et par la production industrielle, et la faiblesse des avantages que les travailleurs en retirent⁵¹. » On retrouve là les accents de l'enseignement social de l'Église. Mais la morale de l'histoire est assez classique :

Pour un chrétien qui n'abandonne jamais l'idée de la grâce, et qui croit au lieu où souffle l'esprit, le spectacle de toutes ces souffrances devient encore plus poignant lorsque, comme à Saint-Denis, un splendide monument chrétien du moyen âge, auquel se trouve attachée la plus grande partie de notre histoire française, se trouve désormais enclavé dans un quartier de misère où les Nord-Africains dominant. Quelle leçon Dieu veut-il nous donner ? Quelle invitation propose-t-il à une fraternité meilleure⁵² ?

Ce livre est un contre-feu à la crise en cours. Queffélec en a conscience, qui précise : « Respectueux envers les décisions de la hiérarchie, nous devons, dans ce livre, parler au passé des prêtres-ouvriers. Mais nous pouvons, nous devons parler au présent de l'apostolat dans lequel ils avaient été engagés par leurs supérieurs et qu'il faut poursuivre⁵³. » Il veut démontrer que les prêtres-ouvriers (PO) ne sont pas les seuls à œuvrer en faveur de ce monde perdu. Dans *Celui qui cherchait*, il place dans la bouche du jeune ami communiste du héros, Jean, qui vient de s'en prendre au curé, une phrase en faveur des PO :

50. *Ibid.*, p. 13-14.

51. H. Queffélec, « Regards sur la banlieue », *Études*, octobre 1952, p. 77.

52. *Ibid.*, p. 82.

53. H. Queffélec, *Le jour*, op. cit., p. 26.

Couverture de l'édition de poche, 1962

LE LIVRE DE POCHE CHRÉTIEN
dirigé par DANIEL-ROPS de l'Académie française

Le jour se lève sur la banlieue

Henri Queffélec

Texte intégral

Les curés, ils sont toujours venus chez nous autres. Les visites de pauvre qu'on appelait ça. Mais en même temps ils s'occupaient avec de belles madames de vente de charité, de bals de bienfaisance où les lascars au pèze s'envoyaient des roteuses et, après ça, se faisaient donner des décorations pour leur bon cœur. [...] Encore tu viendras me dire, une supposition, qu'un curé, un petit curé plein de latin et de bonnes manières, est entré chez Alsthom ou chez Vernier-Dufour, comme ça, pour être tout près de l'ouvrier, sans que personne n'en sache rien, alors là, je demande à réfléchir. Mais, comme je te le dis, une supposition, car ça m'en boucherait un drôle de coin ⁵⁴.

Quand il évoque les PO, il précise : « Notre rôle n'est pas ici de longuement épiloguer sur ce drame dont la conclusion se cherche, et nous faisons confiance, comme c'est notre devoir, aux cardinaux et aux évêques ⁵⁵. » Il accepte les décisions de la hiérarchie même s'il n'est pas insensible à l'expérience des prêtres ouvriers. Queffélec insiste sur les différents types d'action de l'Église en listant l'apostolat paroissial, les instituts séculiers, les militants laïcs. Quand il s'agit d'évoquer les nouveaux « apôtres » dont le premier exemple qui vient sous la plume de Queffélec en cette année 1954 est l'abbé Pierre :

L'abbé Pierre est un de ces apôtres que lance l'Église dans la région parisienne pour qu'ils y préparent le retour de la lumière. Chacun d'eux a son visage personnel, son ton de voix, ses phrases favorites. Chacun d'eux ses qualités et ses défauts : ce ne sont pas des saints préfabriqués. [...] Nous savons que dans l'Église, collectivité humaine, il y a de nombreuses familles d'esprits : nous avons cherché à n'en exclure aucune ⁵⁶.

La remarque sur les saints vise évidemment l'ouvrage de Cesbron. Une autre phrase l'exprime clairement :

Et un jour un titre de roman se détacha dans les vitrines : *Les saints vont en enfer*. La bande précisait en toutes lettres : *Ce mystère et ce drame, le prêtre-ouvrier*. Une seconde fois, le grand public, croyants ou non-croyants, ceux qui lisent ou ceux qui ne lisent pas, allait se passionner pour les nouveaux apôtres. [...] Il y aura eu deux années à Pâques [...] L'Église, après un long débat de conscience, supprime leur institution. [...] Ils représentaient une des ailes marchantes de l'Église, non pas toutes, non pas toute l'Église, tout ce qu'il y a de chaudement vivant dans l'Église ⁵⁷.

Ceci est au cœur de la démonstration du livre :

À toutes les époques et sans varier dans son essence (le dogme peut se préciser ou se développer, en mettant en lumière des implications ou des conséquences demeures confuses ; une vérité de foi ne peut être détruite), le message du Christ a reçu de la foi catholique une diversité de présentations considérables. Selon les races et les sexes, les classes sociales et les âmes, le ton et le langage ont pu changer ⁵⁸.

54. H. Queffélec, *Celui qui...*, op. cit., p. 178.

55. H. Queffélec, *Le jour*, op. cit., p. 246.

56. *Ibid.*, p. 9. L'abbé Pierre a beaucoup réfléchi depuis 1941 à cet épisode évangélique de l'auberge d'Emmaüs à proximité de la capitale à l'origine de sa proposition d'une « mystique de la rencontre » qui le conduira à donner ce nom à l'auberge de jeunesse qu'il ouvre en 1948 à Neuilly-Plaisance. Voir Axelle Brodriez, *Emmaüs et l'abbé Pierre*, Paris, Presses de la fondation nationale des sciences politiques, 2008, p. 39-40.

57. *Ibid.*, p. 25.

58. *Ibid.*, p. 11.

Il répond donc à la crise déclenchée par la condamnation des PO par un appel tant à l'obéissance à l'Église qu'à la reconnaissance d'autres voies d'apostolat :

L'apostolat contemporain va dans cette lancée. Il s'agit de connaître et de comprendre l'époque où nous vivons, non pour sacrifier à des mœurs changeantes la pérennité du dogme, mais pour approprier la nourriture spirituelle à ceux qui doivent la recevoir. Il faut arriver à établir entre les hommes et l'Église le climat de familiarité, de confiance, qui existait, aux plus belles heures de l'Évangile, entre le Christ et les foules ⁵⁹.

Tout est là résumé. Il ne faut pas sacrifier le dogme pérenne à un monde qui ne l'est pas. Il faut pourtant retrouver la force des origines, renouer avec un apostolat renouvelé. L'accord sur le constat ne conduit donc pas à un accord sur les méthodes. Queffélec tente de promouvoir une position médiane entre condamnation et nécessaire renouveau. Il conclut : « Autrefois, nous lisions avec scepticisme dans les livres d'histoire, les récits de conversion collective [...] Nous ne serions pas étonnés qu'un jour la classe ouvrière, le peuple de Paris et de la banlieue revinssent en foule vers ce Christ qu'ils ne semblent plus chercher ⁶⁰. » Seule la fuite dans l'utopie maintient l'espérance. Si Queffélec et à travers lui l'institution ecclésiale ressentent le besoin de cette mise au point où l'essai comble les manques de la fiction, c'est que la floraison de romans sacerdotaux a eu un impact considérable. Ils ont façonné l'imaginaire du public catholique ou non et fixé autour de certains épisodes, tels la messe sur la table de cuisine, le légendaire des prêtres ouvriers en nouveaux apôtres des temps modernes ⁶¹. Conscient de la force des images, Queffélec tente de corriger ce légendaire qui peut se révéler attractif dans les rangs des fidèles : « Je me rappelle ce minuscule oratoire qui s'ouvrait sur la chambre d'un capucin-ouvrier, au fond d'une des paroisses de la "boucle" et au sous-sol d'un pavillon très humble. Il était aussi beau à sa manière qu'une chapelle de grand château [...] Il n'y avait pas ici de table de cuisine, il n'y en avait pas non plus dans cette autre banlieue, chez ces deux prêtres-ouvriers qui avaient lentement fait naître une communauté extraparoissiale des plus ferventes. Beaucoup de ceux qui ont assisté à une messe dans cette ambiance de pauvreté, d'humilité, d'espérance, en ont gardé un souvenir extraordinaire ⁶². » Queffélec en appelle donc au témoignage pour invalider l'image fictionnelle, mais conserver sa valeur spirituelle. Cette double pratique de la fiction et de l'essai est une pratique courant pour les écrivains de la veine de l'ordre et de la morale. Ainsi en 1955, Henry Bordeaux lance ses derniers feux et publie un essai qui reprend le thème de la défense des prêtres des campagnes, développé dans un roman antérieur. Dans *Le Barrage*, deux mondes s'opposent, celui du paysan, Nicolas Hagard, attaché à sa montagne et à sa maison et l'ingénieur en charge de la construction d'un barrage qui va engloutir le village. Celui-ci prend très

59. *Ibid.*, p. 23.

60. *Ibid.*, p. 251.

61. F. Gugelot, « Naissance et mort d'un mythe romanesque. La messe sur la table de cuisine », in Lyon-Caen J., Vincent M.-B. (dir.), *Histoire et roman. Vingtième siècle*, n° 112, octobre-décembre 2011, p. 27-40.

62. H. Queffélec, *Le jour*, op. cit., p. 242.

tardivement conscience de l'impact de la modernité agressive que symbolise l'érection du barrage :

Accoutumé à bâtir, il ne goûtait parmi eux que ceux qui ont aménagé des réservoirs ou construits des murs de soutien. Parvenu au bout de sa méditation, il eut un geste d'indifférence. Bah ! chacun son métier. Le sien était d'asservir les puissances matérielles. À d'autres, le soin de préserver les forces spirituelles ! Il aperçut dans l'enclos du nouveau cimetière de vallon, maintenant habité, une tache pourpre, et se demanda si l'on avait répandu du vin ou du sang. Les rhododendrons entassés jetaient leur flamme qui, demain, serait éteinte. Ah ! pensa-t-il, reconnaissant la tombe du saint, l'autre barrage... Puis se souvenant de l'expression employée par Nicolas Hagard, il rectifia de lui-même : – Ou plutôt le barrage de l'Autre⁶³...

C'est au prêtre d'être le barrage spirituel qui s'oppose à la dislocation de la communauté causée par le barrage construit par l'ingénieur. H. Bordeaux reprend l'image et le roman lors du débat sur l'ecclésiologie déclenchée par la condamnation des PO⁶⁴. Pour défendre les valeurs catholiques, la seule solution est de construire une digue pour contenir les effets délétères des temps modernes :

Ce barrage rompu, notre pays [...] ne risque-t-il pas de sombrer peu à peu, même lentement, dans le désordre et l'anarchie ? L'artisan, le grand artisan, sinon l'unique, de cette digue devenue indispensable à une démocratie qui, pour être bienfaisante, ne peut que revenir à la morale chrétienne, sera donc le serviteur de Dieu, le prêtre, aidé par les forces spirituelles éparses chez tous les hommes de bonne volonté. [...] le visage intérieur de la France serait altéré si le prêtre manquait à nos paroisses⁶⁵.

Car Bordeaux établit un lien entre toutes ces évolutions :

Ces trois faits sont concomitants : diminution du sentiment religieux, abaissement de la natalité, abandon de la terre⁶⁶ [...]

Le rôle du prêtre est de nous sortir du matérialisme étroit du monde :

Le prêtre est celui qui nous rappelle à tous, paysans, ouvriers manuels, travailleurs intellectuels, marchands, patrons favorisés de la fortune, que nous ne devons pas vivre uniquement dans la poursuite des avantages matériels, préoccupés du prix de la vie, ou de nos ambitions, ou de nos convoitises, mais qu'il nous faut chaque semaine un jour au moins, relever la tête, regarder en haut, vivre avec désintéressement, et même avec charité, créer en nous un monde intérieur où nous chercherons Dieu et en manquerons pas de Le trouver en Le cherchant⁶⁷.

La Révolution est responsable du triomphe de l'individualisme, de l'abaissement de la religion et du déclin du pays. Il est nécessaire de renouer avec un clergé puissant, seul apte à préserver le pays de sa décadence. On est loin des sacrifices de la veine spirituelle. Une enquête auprès des lecteurs de *L'Anneau d'or* révèle l'influence de cette littérature sur les perceptions des fidèles : « Le saint

63. H. Bordeaux, *Le Barrage*, Paris, Presses Pocket, 1967 (1927), p. 311-312.

64. H. Bordeaux, *Barrage spirituel. Le prêtre dans les campagnes françaises*, Paris, Téqui, coll. Présence du catholicisme, 1955, p. 196.

65. *Ibid.*, p. 3-4.

66. *Ibid.*, p. 72.

67. *Ibid.*, p. 4-5.

parmi nous homme des sacrements, homme de prière, le prêtre est donc pour nos chrétiens l'homme spirituel par excellence. Mais l'exigence spirituelle des chrétiens prend toute sa force quand ils demandent que le prêtre soit "un saint". Le mot y est, et il revient partout. On dirait souvent qu'il résume toute la mission du prêtre parmi les hommes ; en tous cas ce besoin de "voir des saints" semble être une requête fondamentale des chrétiens d'aujourd'hui – comme en d'autres temps le besoin de voir des miracles ou de toucher des reliques⁶⁸. » La revue s'oppose à cette idée : « A-t-on raison d'exiger du prêtre qu'il soit un saint ? [...] dans ce désir de "voir un saint", n'entre-t-il pas une part d'illusion et un manque de foi ? Car la *sainteté ne se voit pas, elle n'est pas faite pour être vue*. Il y a dans le besoin de "voir un saint" un goût de l'extraordinaire, du merveilleux, qui n'a rien de commun avec la foi, car celle-ci consiste très précisément à *croire sans voir*⁶⁹. » Cette aspiration à la sainteté des prêtres justifie les critiques envers l'Église institutionnelle : « nos chrétiens veulent des prêtres "missionnaires", c'est-à-dire soucieux de faire connaître le Christ et son amour à ceux qui les ignorent. Ce souci apostolique leur paraît trop souvent absent chez les prêtres "pieux fonctionnaires" ou "représentants fatigués du Crucifié". » Roger Pons, dans l'article qui suit cette enquête et qui analyse la figure littéraire du prêtre, en a bien conscience : « Ces prêtres [...] sont en marche vers la sainteté. Ils s'efforcent de réaliser une sainteté de style moderne, une sainteté tragique qui n'épanouit pas l'homme, mais le distend. [...] Par là même, ils obtiennent les suffrages de tous ceux qui reprochent à l'Église confort spirituel et conformisme, pesanteur administrative, déformation bureaucratique, abondance de bois mort⁷⁰. » Si l'institution ressent le besoin d'opposer à cette floraison romanesque des fictions autant que des essais, c'est que ces romans promeuvent aussi à travers l'appel apostolique une charge critique.

En 1955, une nette reprise en main se dessine qu'articulent essais, directives et articles de presse et de revues⁷¹. Les autorités ecclésiastiques s'interrogent sur l'impact de la littérature, multiplient les préventions. La directive des cardinaux et archevêques définit le rôle des écrivains catholiques et en rappelle les principes d'écriture :

68. « Ce que les chrétiens d'aujourd'hui pensent du prêtre. Compte rendu d'enquête », *L'Anneau d'or*, n° 63-64, cahiers de spiritualité conjugale et familiale, mai-août 1955, dossier *L'homme de Dieu*, p. 220-221.

69. *Ibid.*, p. 229-230.

70. R. Pons, « Le prêtre héros de roman ? », *L'Anneau d'or*, n° 63-64, mai-août 1955, p. 238.

71. Une reprise en main qui passe aussi par des condamnations avec mise à l'Index de plusieurs romans de la veine bernanosienne (G. Greene, L. Estang, J. Anglade). Voir F. Gugelot, « Résistances romaines au personnalisme ? La condamnation de la trilogie romanesque de Luc Estang », in Gugelot F., Vanderpelen C., Warren J.-P. (dir.), *L'engagement créateur. Écritures et langages des personnalismes chrétiens au XX^e siècle*, CONTEXTES, n° 12, 2012 : <http://contextes.revues.org/5429>. Voir également : *L'Anneau d'or*, n° 63-64, cahiers de spiritualité conjugale et familiale, p. 227.

Les écrivains catholiques occupent actuellement une place importante dans la vie intellectuelle française. Nombre d'entre eux ont donné et continuent à donner des œuvres d'une inspiration religieuse authentique et d'une valeur incontestée. Ils apportent ainsi à leurs contemporains une nourriture intellectuelle bienfaisante et contribuent à susciter, chez beaucoup d'incroyants, une attitude respectueuse à l'égard de l'Église. L'Assemblée déplore cependant que certains auteurs catholiques, méconnaissant la responsabilité morale de l'artiste ou de l'écrivain, croient que tout peut être dit ou décrit, au nom des droits de l'art ou de la fidélité au réel. Les idées qu'ils expriment les descriptions qu'ils font, agissent plus ou moins consciemment sur le jugement, l'imagination et la sensibilité de leurs lecteurs et peuvent entraîner de graves conséquences ⁷².

Les cardinaux et évêques rejettent la veine spirituelle. Cette directive reprend les positions les plus classiques de l'Église, à elle la charge de direction des âmes, aux écrivains catholiques la défense de la religion et de l'Église. Ceci passe par la condamnation de la veine spirituelle trop complaisante envers les descriptions des travers de l'homme pécheur. Dans les années 1950, articles de journaux et romans permettent la constitution d'un imaginaire social, d'un répertoire de représentations textuelles et iconographiques autour de la reconquête chrétienne de la banlieue ouvrière. Ce balancement entre enquêtes et fictions dévoile la prise de conscience de l'enjeu des villes, et en particulier des capitales, dans l'avenir du catholicisme. Un régime descriptif commun se constitue alors. La littérature a contribué à façonner des représentations du social dans un univers culturel où elle est reconnue comme un vecteur de vérité sociale, comme au début du XIX^e siècle où les « modèles littéraires à l'œuvre dans les enquêtes sociales des années 1830 montrent que les échanges constants entre roman et enquêtes révèlent une coproduction du social [...]. L'enquête n'apparaît donc pas comme le double savant du roman, vecteur comme lui de la circulation d'un imaginaire social ⁷³. » Mais si la fiction promeut les nouveautés apostoliques, l'enquête se révèle à double tranchant, utilisée tant par les défenseurs des missions de banlieue que par leurs contempteurs. Le constat est identique, mais les solutions diffèrent.

Frédéric GUGELOT

CEIFR (Centre d'études interdisciplinaires des faits religieux)

EHESS-CNRS UMR 8216

CERHIC (Centre d'études et de recherche en histoire culturelle)

Université de Reims Champagne-Ardenne EA 2616

frederic.gugelot@univ-reims.fr

72. Directive de l'Assemblée des cardinaux et archevêques au sujet des lectures, mars 1955. *La Croix*, 3-4 avril 1955, p. 3 et *Témoignages*, juillet 1955, p. 301-303.

73. J. Lyon-Caen, « Une histoire de l'imaginaire social par le livre en France au premier XIX^e siècle », *Revue de synthèse*, n° 1-2, 2007, p. 165-180.

Bibliographie

- BRODIEZ Axelle, *Emmaüs et l'abbé Pierre*, Presses de la fondation nationale de sciences politiques, 2008.
- COMTE Bernard, *L'honneur et la conscience : catholiques français en Résistance, 1940-1944*, Paris, Éditions de l'Atelier, 1998.
- DANSETTE Adrien, *Destin du catholicisme français*, Paris, Flammarion, 1957.
- CAVALIN Tangi, VIET-DEPAULE Nathalie, *Une histoire de la Mission de France. La riposte missionnaire, 1941-2002*, Paris, Karthala, 2007.
- , *Prêtres et ouvriers. Une double fidélité mise à l'épreuve, 1944-1969*, Paris, Karthala, 2004.
- FOUILLOUX Étienne, *Une Église en quête de liberté*, Paris, Desclée de Brouwer, 1998.
- GUGELOT Frédéric, PREYAT Fabrice, VANDERPELEN-DIAGRE Cécile, *La croix et la bannière. L'écrivain catholique en francophonie (XVII^e-XXI^e siècles)*, Bruxelles, Éditions de l'Univ. de Bruxelles, 2007.
- GUASCO Maurilio, « "I santi vanno all'inferno". I preti operai tra romanzo e realtà », *Rivista di storia e letteratura religiosa*, 1982, vol. 18/2, p. 275-277.
- LYON-CAEN Judith, « Une histoire de l'imaginaire social par le livre en France au premier XIX^e siècle », *Revue de synthèse*, n° 1-2, 2007.
- LEPRIEUR François, *Quand Rome condamne. Dominicains et prêtres-ouvriers*, Paris, Plon/Cerf, 1989.
- PRÉVOST Jean-Laurent, *Le prêtre, ce héros de roman*, Paris, Téqui, 1952.
- POULAT Émile, *Naissance des prêtres ouvriers*, Paris, Casterman, 1965.
- SIMON Pierre-Henri, *La littérature du péché et de la grâce*, Paris, Fayard, 1957.

Le Christ et ses apôtres en banlieue parisienne

Les romans sacerdotaux témoins des expériences catholiques des années 1950

Une floraison d'enquêtes et de fictions sensibilise, dans la première moitié des années 1950, le public à cette nouvelle terre de mission qu'est une banlieue parisienne identifiée au monde ouvrier. Si elles marquent une prise de conscience de l'enjeu urbain pour le catholicisme, l'Église oppose rapidement aux promoteurs d'une nouvelle figure de prêtre prophétique d'autres fictions et enquêtes, moins critiques de l'institution, mais aussi moins inspiratrices d'une possible croisade apostolique aux portes de la capitale.

Mots clés : prêtre ouvrier, banlieue, fiction, enquête, catholicisme.

Christ and his apostles in Parisian suburbs

Sacerdotal novels as witnesses of the catholic experiences of the 1950s

In the first half of the 1950s, an outbreak of investigation novels and fictions sensitized the public to this new missionary land identified as the blue-collar Parisian suburbs. If they mark an awareness of the urban challenge for Catholicism, the Church quickly brought against the promoters of a new figure of prophetic priest other fictions and investigations less critical of the institution, but also less instigating of a possible apostolic crusade at the gates of the capital.

Keywords: worker-priest, suburb, fiction, investigation, Catholicism.

Cristo y sus apóstoles en la periferia parisina

Las ficciones sacerdotales testigo de las experiencias católicas de los años 1950

En la primera mitad de los años 1950, el florecimiento de investigaciones y de ficciones sensibiliza al público hacia la periferia parisina identificada al mundo obrero como nueva tierra de misión. Estas ficciones marcan una toma de consciencia de la apuesta urbana por el catolicismo, y la iglesia opone rápidamente a los promotores de una nueva figura de cura profético otras ficciones e investigaciones menos críticas de la institución, pero también menos inspiradoras de una posible cruzada apostólica a las puertas de la capital.

Palabras clave: cura obrero, periferia, ficción, investigación, catolicismo.